

## **Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste: traduction et analyse**

**Rawda Youssef Abouzeid\***

[rawdaabouzeid.ry@gmail.com](mailto:rawdaabouzeid.ry@gmail.com)

### **Résumé**

La production littéraire constituerait à jamais une source intarissable de recherche, d'analyse et de débat. Un monde fourmillant de vie et d'expériences mais avant tout de rêves, d'ambition et d'espoir. Des panoplies de gens et de sociétés, un amalgame de fiction et de réalité. Bref, l'essence d'idées et de talents de divers auteurs appartenant à diverses générations et cultures.

Outre le plaisir qu'engendre la lecture d'un autre esprit de poids, émerge la traduction comme un défi, une tentation, mais aussi en tant que besoin de voir autrement ou de permettre à autrui d'observer le monde depuis son optique.

Haqqi n'est pas juste un écrivain qui excelle à raconter des histoires ou peindre des caractères mais il plonge dans les profondeurs de l'âme humaine pour décrire voire décrypter le for intérieur. Or, après avoir décidé de se lancer dans l'aventure de traduction dans l'espoir de laisser voir ce joyau de la littérature, une idée a surgi pour se distinguer parmi d'autres non moins brillantes celle du fatalisme rationnelle. Quoiqu'il soit un thème épineux, il s'est avéré également et encore plus, un thème attirant.

La présente recherche se propose donc de traduire les trois premières nouvelles du recueil de Yahia Haqqi : La Mère des Vieux (NDT : surnom accordé à notre dame Zaynab la fille du prophète Mohammad). Puis une approche philosophique du thème du fatalisme rationnel

**Mots-clés: Yahia Haqqi- traduction littéraire- fatalisme rationnel.**

---

\* French department, faculty of Arts, Beni Suef University.

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid

## *Introduction*

Yahia haqqi est un écrivain d'une ère révolue. Une ère qui a connu une illumination dans tous les domaines et surtout littéraire. Il s'est penché vers la condition humaine, les tranches de la société mais surtout sur la souche populaire dont la vie regorge d'histoires et d'aventures et où se voit plus la condition de l'homme et le rôle que joue sa volonté. Un ouvrage de facilité inaccessible par ses histoires empruntées au quotidien qui emboîte le pas à certains types de la société pour tracer des tableaux captivants palpitants à couleurs frappantes. Un jeune qui a côtoyé plusieurs métiers mais qui était voué à l'échec ; un type passif qui se laisse porter par la vie comme une planche de bois emportée par le flot, une volonté fragile et des compétences restreintes. Un homme « invisible » qui souffre d'être inaperçu, voire négligé des gens rencontre enfin son sosie. Il est convaincu que la présence de cette « image » de lui est la raison de son statut déplorable surtout quand il découvre comment l'« autre » est d'une forte personnalité et se réjouit de la vie tant qu'il peut et qui ne s'arrête devant aucun obstacle, il ne craint même pas la mort... Une troisième nouvelle dont l'originalité provient de l'idée qui emballa le récit : un photographe observe la photo d'une jeune fille et ne cesse de revenir pour regarder ses autres photos qui avec le temps révèlent son sort triste ... Outre les histoires minutieusement conçues comme une toile à canevas bien tissées, l'auteur se caractérise par un style recherché, sobre et ferme loin d'être prétentieux, d'un riche vocabulaire cossu sans exagération et de luxueuses figures de style bien adaptées.

Le style recherché et raffiné, le langage incomparable par sa précision, les figures de style bien adaptées mais qui nécessitent un lecteur éveillé pour les suivre, étaient les raisons directes pour décider de relever le défi et se lancer dans l'aventure de la traduction. Au carrefour des deux langues, belles et poétiques, la tâche était aussi intrigante qu'absconse. Un recueil riche en idée, en

---

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid

profondeur et en émotion. Bien que les nouvelles abordent des thèmes divers, il y a toujours un fil conducteur, un charme par lequel le lecteur se trouve complètement pris.

Cette recherche se propose donc de présenter une traduction des trois premières nouvelles du recueil intitulé « La mère des vieux »: La mère des vieux, Miroir sans verre et photo.

En deuxième lieu, traiter l'idée de fatalisme \_qui va de pair avec l'époque où nous vivons. Un monde contrôlé de plus en plus par la consommation, les idées « *prêts-à-porter* », le rêve de richesse rapide, où tout est brouillé, voire difforme. L'individu se trouve perdu sans idéal ou pire avec « *anti-idéal* ». La vie le tourbillonne et le jette sur des voies ténébreuses sans lune ni boussole. Il finit, donc, par sombrer dans un océan sans fond.

Or, ce recueil, traite le sujet fin du fatalisme rationnel. L'homme devrait donc, agir, s'engager, en bref *vivre pleinement et courageusement* ; pourtant, savoir que sa tâche se borne à déployer un effort, inlassable et opiniâtre mais, enfin du compte c'est *une obligation de moyens mais pas de résultats* comme le martèle l'écrivain dans toutes ses nouvelles.

Bien que, ces nouvelles traitent un grand nombre de sujets vitaux. L'armature de la totalité de la production de Haqqi est l'homme et notamment de la classe populaire. Même lorsqu'il met en scène des personnages riches, ils fréquentent la classe populaire. Son collimateur guette plutôt la condition de la souche pauvre, leur souffrance et le rôle lugubre que jouent les circonstances dans la vie de cette classe sociale, surtout. Dans son ouvrage également la femme occupe une place éminente, l'amour, mais le fil conducteur de ces nouvelles est la condition de l'homme, son sort...

Une idée taboue s'infiltré au cours du récit et inspire une étude s'y basant pourvu qu'elle soit polémique... Les humains sont-ils, responsables de leurs actes ? Sont-ils offerts le choix ou leur est-il imposé ? Disposent-ils de leur volonté ou n'est-elle que rêve ou illusion?

### *La mère des vieux*

Gloire et pureté à Celui dont le royaume englobe tous les êtres et dont aucune contestation ne s'oppose à Ses décrets. Je ne veux du présent récit que raconter l'histoire d'Ibrahim, Abou Khalil qui descendait les marches de la vie, comme les feuilles des arbres en automne, le vent pourrait les élever peu à peu, mais même dans leur élévation elles sont vouées au déclin, petit à petit, jusqu'à ce qu'elles rejoignent la terre et soient foulées aux pieds. Je l'ai vu descendre les dernières marches de l'escalier. Plus tard, j'ai appris qu'il était orphelin, que la vie l'a roué de coups pendant son enfance. Je ne sais pas s'il est de la ville ou de la campagne, je crois qu'il appartient au peuple de la ville. Sa souffrance a commencé en servant dans les maisons, puis, le voilà, vendeur de lupin sur une charrette où il rangeait des gargoulettes de Quena et dont les bordures étaient décorées de fleurs et de basiles. J'ai appris qu'il avait ensuite acheté un petit magasin d'épices puis il est redevenu marchand ambulancier et sautait d'un tramway à un autre, portant sa marchandise comprenant, épingles de sûreté, aiguilles de secouage du réchaud à gaz et pinces à linge. Dans sa vie il y avait des périodes que j'ignorais, il a probablement connu la chaleur de l'asphalte à Kara Midan à cause de son vagabondage. (NDT : la prison)

Peu avant de faire sa connaissance, il occupait le coin du trottoir triangulaire face au magasin du turc, vendeur de Halawa. Il s'asseyait devant un « panier » de radis, de cresson et de poireau, il appelait les clients en disant seulement, « le radis frais et le bon cresson »

---

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid

Aucune trace sur son visage ne montrait les étapes de sa souffrance ni les métiers qui lui donnaient l'un après l'autre des coups de pied. Ces gens-là acceptent la vie comme elle est, à chaque jour sa part et à la fin le jour meurt comme eux, sans laisser un legs. Ils rentrent dans l'arène, dénués de sentiments. Leurs sentiments sont-ils morts à cause de l'ignorance, de la négligence ou du contentement et de la satisfaction en sorte que les yeux ne dessillent pas face aux paroles qui pleuvent sur eux.

Mais tu ne dois pas te précipiter à le juger, ton jugement pourrait être inique, car si tu le connaissais comme moi tu le trouverais un homme de bonne volonté, amical, poli et généreux.

Malgré les efforts qu'il déploie pour survivre et pouvoir subvenir à ses besoins, son cœur ne connaissait ni envie ni rancune. Ses yeux brumeux te révèlent un cœur qui a un penchant pour la plaisanterie et l'amusement et dont le regard te captive. Car son sourire se dévoile peu à peu comme si tu regardais le tournage cinématographique au ralenti d'un sourire naissant dans les yeux. Lorsqu'il levait le visage vers moi et qu'il mettait la paume pour protéger ses yeux du soleil, il me semblait que le monde s'est rétréci pour ne contenir que ce cadre où nous nous trouvons seuls et que ses paroles sont un secret qu'il me confie.

Abou Khalil occupe sa place habituelle peu avant midi et vers l'après-midi, quand il n'y a plus rien dans son panier ou presque, il se lève et marche lourdement, se promenant sur la place. Il passe près des propriétaires des magasins, s'arrêtant chez l'un ou l'autre pour s'informer de leurs nouvelles, certains plaisantaient avec lui et le faisaient rire.

Il avait un ami auquel il achetait un pain qu'il fourrait de taamia et mettait sous son aisselle. D'un autre ami, il achetait les moins chères cigarettes qu'il mettait dans une boîte de fer blanc, sur

sa ceinture entre son corps et ses vêtements. Puis, il quittait ses amis pour aller sur le trottoir de la mosquée afin de respirer l'air- disait-il- et savoir les nouvelles. Quand il n'y avait rien de neuf, il retournait à sa place, s'asseyait, prononçait le nom de Dieu et prenait son déjeuner. Après le repas, il allumait sa cigarette et fumait avec plaisir, il est un homme de goût.

Il disparaissait de la place et ne revenait que peu avant le coucher du soleil pour mettre le « panier » de nuit. Son dîner était un pain et un morceau de halawa qu'il achetait chez son voisin du côté nord, ensuite, il s'évanouissait dans la place quand il n'y avait plus de passants. Je ne savais pas où il dormait, mais j'ai appris qu'il partageait un paillason dans une petite chambre, sous les escaliers de la dernière ruelle au bout de ce talus, avec une vieille femme paralysée aux dents cassées.

S'est-il marié ? A-t-il des enfants ? A-t-il des proches. Je ne le sais pas. J'aime Abou Khalil et je ne veux donc, pas évoquer ici, sa relation étrange (Ibrahim a un cœur compatissant) avec cette vieille paralysée qui souffre d'incontinence. Je ne veux pas non plus, parler de son infidélité envers elle, de temps à autre, lorsque le bon Dieu lui offrait l'argent et la santé, sur une colline proche du quartier Sayeda. Car, ce discours me dégoûte. Je répugne à dire du mal de ce quartier et de ses habitants.

Un jour ensoleillé, au ciel dégagé, alors qu'Abou Khalil s'approchait de sa place habituelle, il trouva l'autre coin occupé par une femme entourée de trois petits garçons et un nourrisson dans son giron, comme s'il tétait de l'alcool de ses seins, car il avait les yeux fermés, engoué, incapable de s'éveiller. Par malheur, elle avait un panier plein de radis, de poireau et de cresson. Quand elle a crié pour appeler les clients « Oh ! Légumes frais de l'après-midi, la botte de radis à un sou. », sa voix retentissait dans toute la place.

Oh, Dieu, le Seul Juge, Omniscient ! Abou Khalil assis en silence, la suivait des yeux, puis il soupire, se détourne et commence à appeler les clients à son tour. Il avait eu beau élever sa voix mais il fut atteint d'une quinte de toux. Il voulait lui parler et lui demander d'où elle venait, pourquoi avait-elle choisi spécialement cette place, mais elle l'a négligé et n'a pas répondu. Elle vendait d'une main, dispersait les enfants de l'autre, déplaçait son nourrisson enivré pour l'allaiter en pliant son genou et bougeait comme une handicapée pour prendre le pot à eau alors ses vêtements dévoilaient sa cuisse. Mais en vain ! Abou Khalil est révolté et ne s'intéresse plus à elle.

Puisse cette incursion inattendue précéder un retrait au matin.

Mais le lendemain matin, il l'a retrouvée comme si elle le surveillait. Il s'est mis alors à la regarder et regarder les passants et ses voisins. Il se dressait et s'asseyait, et enfin laissa son « panier pour raconter cette mauvaise nouvelle à ses amis. Il retournait pour trouver que sa voix retentissait dans la place comme si elle appelait sa tribu le jour du Rassemblement.

Durant ces jours-ci, Abou Khalil acheta cinq cigarettes au lieu de dix. Incapable d'agir, il s'est mis à surveiller cette femme audacieuse qui le défiait.

Chose étrange, elle commençait à lui plaire et il a essayé de lui sourire une fois. Les jours filaient et son « panier » approchait un peu de celui de « Badr », comme pour lui dire « soyons partenaires » mais il ne l'a pas dit. Badr se sentait rassurée qu'Ibrahim se retrouvait désormais, désarmé.

Elle sentait même qu'elle avait un ascendant sur lui et c'est ainsi qu'elle consentit un jour à lui répondre. Peu de temps après, elle lui confiait les enfants pour prendre soin d'eux quand elle voulait aller aux toilettes dans les ruines proches de la route.

Ibrahim trainait longtemps chez ses amis ou devant la porte de la mosquée et négligeait son panier. Que le souffle se répande ou non, il souhaitait furtivement que Badr soit le cadeau tombé, imprévisiblement, du ciel un jour. Rien ne lui est plus cher que de céder à cette femme hardie et de vivre près d'elle. C'est une femme-pareille aux hommes, il a le droit de porter haut le front d'avoir une telle femme. Il la courtisera, la fera rire pour rire ensemble et il attendra qu'elle prenne une ou deux bouchées de pain avant de le lui donner à manger, en espérant goûter sa salive.

C'est elle qui le réveillera le matin et qui le couvrira la nuit et s'il fait le malin et veille tard chez les propriétaires des magasins, elle partira à sa recherche et le traînera là où il doit être. C'était ainsi qu'il se disait. Mais doit-il l'aborder ? Il n'a pas le courage, il ne connaît rien d'elle et personne sur la place non plus.

En ces jours, Abou Khalil achetait le Taamia pour déjeuner à crédit. Quand leurs paniers se sont touchés, un soir, Badr lui a parlé de sa vie -sans qu'il ne le demande. Elle avait des problèmes tout comme ceux qu'Ibrahim devait affronter.

Elle lui a dit qu'elle était libre mais non divorcée, elle était mariée mais menant une vie de veuve, que son mari était absent et qu'elle ignorait où il est. Il est de la Haute-Egypte et portait un grand paquet de flanelles, socquettes et serviettes et arpentait les cafés. Il l'accompagnait parfois et disparaissait soudainement. On disait, parfois qu'il est parti en Haute-Egypte. Et, elle, elle ne sait pas s'il l'a fuyait, échappait à une vengeance qu'il craint ou cherchait-il à se venger et préserver son honneur. Il y a un an et demi qu'il a disparu la dernière fois, elle ignore s'il est mort ou encore vivant. Probablement, il est vivant, si non, on leur informait car son nom et le nom de son village sont tatoués sur son bras. Lui a-t-on peut-être écorché la peau ? Est-il un assassin en prison ou est-il une victime dont elle méconnaît la tombe ? Comme il a disparu lui laissant ses



enfants, elle est sortie pour trouver de quoi vivre et sa chance l'a conduite au voisinage d'un bon homme comme Ibrahim Abou Khalil.

Comme les jours passaient, l'intimité entre eux s'accroissait. Badr s'est mise à éprouver une tendresse envers Ibrahim, elle lui achetait à manger et ne lui réclamait pas d'argent, car elle avait mêlé leurs paniers, leur argent et tout tombait dans sa poche, elle croyait que sa vie ira de ce train et elle était satisfaite jusqu'au jour (ne demande pas si c'était un choix ou une obligation, car elle ne pouvait pas trouver un remplaçant de l'absent originaire de la Haute-Egypte...) où elle dit à Ibrahim : « Tes vêtements sont salis, viens avec moi je les laverai ce soir. »

Abou Khalil était assis en face, tournant le dos à la rue, il lui parlait, oubliant les passants et le temps. Ce qu'il voyait est-il réel ou est-ce une illusion ? Il crut que ses lèvres tremblaient d'un coup et ses dents brillaient ainsi que ses yeux non seulement l'iris mais aussi la sclère. Comme elle fixait le regard derrière lui, il vit un homme de la Haute-Egypte le dos courbé sous la charge d'un grand paquet, qui avançait à pas fixes. Un seul regard permettait de constater que c'est un homme dur, impitoyable qui n'apprécie pas l'humour. L'homme a posé son paquet, s'est accroupi, a essuyé sa sueur et tout ce qu'il a dit à Badr :

- Comment ça va ?
- Elle répondit :
- Tout va bien et Dieu merci de ton retour sain et sauf.

Le jeune homme a gardé le silence peu de temps puis il a tourné la tête pour jeter un regard à Abou Khalil, s'étant rassuré, il dit à sa femme :

- Tout vient à point à qui sait attendre patiemment.

Ibrahim s'est levé et s'est épousseté puis la foule l'a englouti...

Plusieurs jours passèrent sans le voir. On disait qu'il était atteint d'une fièvre, d'autres disaient que la vieille paralysée s'est rendue compte de son affaire avec Badr et l'a empoisonné en lui ajoutant une poison empruntée à sa jeune voisine.

Je n'ai pas visité la place ni fréquenté ses gens pendant longtemps, quand je suis revenu et je suis passé par le trottoir en face du turc, vendeur de Halva je n'ai trouvé ni Badr, mère des enfants ni Ibrahim.

Un jour je suis sorti tôt pour régler quelques affaires et j'étais sur la place avant l'ouverture des magasins. Mes dents claquaient du froid car on était au mois du calendrier copte qu'on nomme « cœur de l'hiver, Tybi ». Les nu-pieds cachaient leurs doigts enflés sous leurs aisselles et marchaient lentement comme s'ils foulaient des épines. De temps à autre, la voix d'une toux sèche s'élève, suivie d'un silence, puis on écoute clairement-des chuchotements- de bribes de conversations de voix affaiblies par le sommeil et le crachat. Malgré le va-et-vient des passants, on a cette impression d'être dans une ville déserte qui méconnaît les passants et qu'ils la méconnaissent.

Tout d'un coup j'ai failli me heurter à Ibrahim Abou Khalil, ses vêtements étaient usés, sa tête et ses pieds nus, il marchait comme un assommé, il avait le même regard sombre et le même sourire. Il est sorti de bon matin pour son métier qui doit commencer et se terminer avant que la place ne soit envahie par les passants.

Il exerçait un nouveau métier : l'encens. Qui n'exigeait que du plateau d'une vieille balance, d'une grosse chaîne, d'une sciure de bois, de l'oliban, de l'armoise et des miettes de pain dans une gibecière où on jetterait peut-être des sous ou des pièces de vingt sous quincaillerie.

---

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid

Dès que je l'ai vu j'ai compris qu'Abou Khalil était né pour ce métier, je devais le prévoir car il lui convient, car c'est un métier facile qui permet à celui qui l'exerce de flâner, de se distraire en errant et en fréquentant diverses gens en plus son revenu est fixe, pareil à un abonnement. Aucun prix n'est préfixé et ce métier ne se soumet pas à un contrôle et la marchandise ne risque pas d'être avariée.

La personne qui exerce ce métier reconnaît qu'elle ne s'élève pas au rang du marchand ambulant qui gagne son pain de la sueur de son front et pourtant tu ne peux pas l'accuser de mendicité car le voilà devant toi avec son outil de travail entre les mains.

Si tel est le regard que portent ceux qui exercent ce métier, Abou Khalil au contraire avait marre de toute sorte de commerce car c'est une dispute, une tromperie, une défiance et un marchandage interminable au sou. Alors que l'encens est fondé sur l'émotion seule, il est certain que la salutation qu'il fait aux propriétaires des magasins chaque matin leur apporte la bénédiction car elle émane d'un cœur pur, tendre croyant et bienfaisant. Pauvre Abou Khalil ! Il ne comprend ni la vie ni la nature des gens.

Je l'ai suivi ensuite, plusieurs jours, j'ai vu de mes yeux maître Hassan le barbier qui refusait -il n'est pas idiot !- de lui donner un sou avant de le traîner dans le magasin pour répandre l'encens partout, sur la chaise, le miroir et la cuvette en cuivre dont le bord est coupé à la taille du cou du client. J'ai vu aussi le patron du restaurant populaire qui ne lui donnait qu'une ou deux Tamia d'hier ou d'avant-hier, quant au turc lui donnait le sou et le renvoyait avec colère et ennui. Quand les propriétaires se sont habitués, à lui donner le sou qu'il ait de l'encens ou non et c'est ainsi qu'Abou Khalil a commencé à négliger son commerce et son brasier est désormais éteint toute la matinée et même s'il y avait une petite

flamme, il ne s'en dégageait qu'une fumée noire de mauvaise odeur nuisible au nez.

Un jour ensoleillé et serein, j'ai senti en marchant près d'Ibrahim que la place est devenue soudainement tranquille comme le calme avant la tempête. L'œil semble voir le ciel trembler comme les ailes d'une chauve-souris ; un homme, aux yeux brillants comme un faucon, arrivait de la rue Marassina, ses vêtements rapiécés de soixante-dix pièces, un turban vert, aux pas dynamique sans faille, une taille droite et une langue qui ne cesse de réciter des prières ayant dans ses mains un encensoir qui propage une belle fumée à l'odeur agréable avec une chaîne jaune brillante... Oh Dieu, le Seul Juge, l'Omniscient !

Le premier jour les propriétaires des magasins ont repoussé le nouveau venu violemment, car ils sont les clients de Abou Khalil, il est irraisonnable d'acheter deux bénédictions dans une seule matinée, l'une pourrait même invalider l'autre... Cependant, il est revenu le deuxième, troisième et quatrième jour, et il a touché son premier sou. Puis il est revenu et est passé de nouveau par tous les magasins que leur propriétaire ait pitié de lui ou non... J'étais épris par l'endurance de cet homme et par sa forte volonté. C'est alors que j'ai laissé mon ami mal voyant et je suis parti dans le sillage de ce nouveau venu intrigant, il m'a conduit avec ses pas actifs et dynamiques de Sayyeda Zeinab à la place Bab El Khalk, à la citadelle, à El Sayyeda Aicha, en traversant les cimetières pour aller à El Sayyeda Nafissa, puis à El Seyoufy, El Khayameya, la Porte El Metwally pour aller enfin dans un petit café de Hussein, il a enlevé son turban et s'est assis pour fumer la Chicha. Je me suis assis à côté de lui en souffrant et transpirant... Je l'ai vu marcher pendant une heure pour arriver à un seul client... Je n'ai jamais vu un homme qui cherche à gagner sa vie aussi vigoureusement, patiemment et opiniâtement.

Barhouma avait laissé son encensoir et se contentait de passer seul par les magasins pour que les propriétaires se souviennent de lui, lui donnent la somme convenue, ainsi son revenu diminuait et il était obligé de rester parfois au milieu de la place, d'autres fois devant la porte de la mosquée. Quelques visiteurs lui mettaient généreusement quelque chose en main le croyant un mendiant qui évite de mendier, par pudeur. Chose étrange, peu de temps après, Abou Khalil a gagné un groupe de clients qui lui était fidèle et le cherchait pour lui faire les dons ... Pauvre Abou Khalil ! Il ne comprend pas la vie ni la nature des gens...

Un jour clair et ensoleillé, Barhouma était à sa place comme d'habitude lorsque près de lui, un cri fort retentit partout dans la place, disant : « Le Vivant ! Celui qui subsiste par lui-même ! » Les gens se sont donc groupés autour du dément martyr, passionné. Une des femmes portant une Abaya noire, des babouches jaunes et un gros collier d'ambre a lancé un trille, l'homme s'est éveillé, la bouche fermée sans dire un mot, ses yeux fardés, pleins de larmes, atteints de strabisme fixaient la foule qui l'entourait. Il leva ensuite, ses mains pleines de bagues bleues et rouges, essuya le visage et s'apprêta pour ramasser l'argent... quand Abou Khalil entendit ce même cri le lendemain et le jour d'après, à la même heure, il quitta sa place et se tourna vers la mosquée en balbutiant.

- Oh ! Mère des vieux ! J'implore le renfort...

Il avait assez de sa vie, il était fatigué et faible, ses yeux sont devenus plus brumeux et son dos s'est courbé... Il se dirigeait à pas lourds vers la mosquée de la Mère des vieux, autour de son tombeau, il y avait des files de mendiants accroupis-il lui semblait que c'est ainsi qu'ils étaient créés- ils s'appuyaient contre le mur près de lui comme des poux dans le col du pauvre. impossible de trouver une place en première classe auprès de la porte qu'il a donc quitté pour aller à l'endroit dédié à l'ablution et il est resté à la porte où les

---

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid

premiers arrivants lui adressaient des regards désagréables, car le mendiant n'est détesté que par un mendiant comme lui.

Là, j'ai abandonné Abou Khalil, je m'en suis désengagé, il est devenu un de cette vie terrestre, cette vie sans issue, elle n'a qu'une seule entrée sur laquelle est écrit « Porte d'adieu ! ».

### *Miroir sans verre*

Le soleil retroussait ses manches, voilé de sueur, occupé à verser ses flammes sur la rue Boulak, un jour d'août dernier. Il n'épargnait personne de la souffrance.

Les wagons du tramway avaient l'air de souffler, les rails étaient assoiffés et crispés, et s'il lui était possible, la route allait rouler sur le dos et se tortiller dans ce feu impitoyable. Dans les yeux des chevaux de remorque épuisés par les appels au secours sans sauveurs, dans leurs cœurs et consciences désespoir et humiliation se mélangent, les arbres sont pris d'un asthme suffoquant, les couleurs sont devenues toutes enflammées comme si un fébrile soufflait dessus, l'air, d'habitude, doux et gai est devenu comme dans un désert aride, dont le dos pareil à son ventre, les nez le creusent, vainement, à la recherche d'une brise cachée, la terre semblait avoir perdu sa tête et son niveau, elle s'est élevée ou a baissé, grossi ou maigri.

Tout : flore, faune et objet se sont soumis à Dieu malgré la lassitude, l'agacement et la souffrance. Tous ont baissé la tête enveloppés de soumission et d'obtempération, comme pour dire : la bonne foi s'achève par la soumission à la volonté de Dieu qu'il fasse de nous et de toute autre chose ce qu'Il veut. Tous ont soumis à Dieu leur visage, sauf l'homme car c'est lui seul l'ignorant. Dans cette canicule, il y avait des passants dans la rue et si quelques-uns sont sortis pour gagner leur pain, la plupart ne font que se balader, préférant la chaleur du soleil à l'ennui et la lassitude amers. Leurs

---

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid

cœurs ingrats ont ressenti qu'ils sont l'objet de suspect, ils s'évadent des regards au point de frôler les murs, tu vois même qu'ils fuient les uns les autres, car si tu fréquentes ceux qui commettent le même crime que toi, le mépris de ta nature augmente et ne diminue pas. Un mélange de chapeaux, de tarbouches, de turbans et de têtes nues se regroupent et se séparent comme des microbes sous le microscope. La fuite... la fuite d'un vertige qui t'attaque provenant de l'odeur de leur sueur, l'odeur de la foule humaine est la mère de tout ce qui est pourri et puant.

Je ne sais pour quelle raison une de ces têtes nue a attiré mon attention, je l'ai vue errer, marcher un peu puis revenir sur ses pas, aller d'un trottoir à l'autre puis revenir au point de départ sans but évident, des arrêts tantôt longs tantôt courts ; cette tête était tantôt levée, tantôt baissée et tantôt regardant autour d'elle ou sous les pieds comme si elle flottait seule sur ce flot de têtes. Quand je me suis rapproché d'elle j'ai vu des cheveux ni lisses ni frisés qui n'avaient pas poussé de manière convenable, mais plutôt comme de la poussière versée dessus. Le visage était couvert de poussière, et portait les empreintes de la terre qui soufflait le Simoun brûlant et suçait peu à peu les sources de la vie comme une sangsue, j'ai donc, tourné le visage de peur et de pitié et j'ai cherché refuge en Dieu. Puis, je l'ai recherchée pour lui dire quelque chose mais elle est allée à l'entrée de la galerie commerciale et s'est fondue dans la foule.

Quel est cet œil qui me poursuit depuis que j'ai repris conscience ? Même dans cette canicule et dans cette rue où j'ai cru me perdre sans être remarqué ? J'ai laissé ma maison je lui ai échappé mais il me traque, que me veut-il ?

Imagine que quelqu'un est dans le tramway ou dans le train ou au café et voici un étranger qui le fixe, le dévisage sans ciller, imagine la gêne qui le saisit, la colère qui porte sur ses nerfs comme si une force invisible le pousse peu à peu au bord d'un gouffre. Les

spectateurs dans un cirque évitent de fixer l'acrobate des yeux non de peur de lui porter la mauvaise guigne mais de peur de le tuer du regard, capable de le faire. Que puis-je faire, moi avec cet œil qui me suit jour et nuit, pendant les repas? J'ai l'illusion que je l'ai perdu de vue et je suis sauvé, je le ressens dans mon dos, me surveiller ?!

A chacun de nous son coffre à secret où dépose des objets inconnus : est-ce la conscience ? La personnalité ? Ou l'esprit brillant ? (la conscience, la personnalité et l'esprit ne sont que des mots inventés qui n'ont aucune connotation !) Ou les grands espoirs infinis pour lesquels on redoute des gens ou on y cache les escarres, les infirmités et les ignominies ? Nous vénérons ce coffre par les costumes, les vêtements nous repoussons la curiosité par les faux sourires, les regards fuyants, les paroles pour les cacher, ce coffre représente un « jeu de cache-cache » éternel entre l'individu et la société. Nous cachons sa clé même dans nos rêves et ce que nous connaissons de ce coffre n'est qu'une illusion, des intuitions et des spéculations ou des interprétations comme celles d'un aveugle pour le visuel ou l'explication des exégètes dans la science du discours. Ce coffre descend avec nous, fermé, dans nos tombes. Que se passe-t-il si quelqu'un essaie de violer ce secret en le scrutant sérieusement ? Que ressentira la personne ? Ce serait une sorte de destruction, un morcellement, une explosion assourdissante ou une fuite un recul pour chercher la protection au giron de la mère, ceci arrive lorsqu'une lueur tombe sur ce coffre. Ce regard m'a dévêtu, a écorché ma peau, enlevé ma chair et écrasé mes os et m'a laissé en écharde éparpillées ayant la couleur de l'air et son volume. Que me reste-t-il ? Le regard est comme fixé sur moi pour me tuer pour qu'un autre me remplace dans ce monde, un regard qui m'a fait perdre le temps et sa valeur, il n'est plus séquentiel, les jours, pour moi, sont confondus, hier et aujourd'hui et ce présent qui grâce à lui on a lâché prise à la vie, est devenu comme une montre qui, une fois en panne indique une heure dont le mensonge pourrait inspirer



l'atrocité ou la stupidité... J'ai tout perdu pour ce coffre, je suis même devenu incapable de posséder quelque chose car je suis dépossédé de moi-même.

Tout homme enfourche sa vie afin de la défendre face aux flots déchaînés, quant à moi, j'avais la cravache en main, l'éperon en pied, pédestre sur l'hippodrome regardant autour de moi, alors que les chevaux qui passent en cortège sans cesse, me laissant terrorisé de tomber sous leurs sabots. Même ceux que je voyais glisser et trébucher m'inspiraient l'envie à l'égard de leurs cavaliers car même s'ils n'ont pas atteint leur but, ils ont terminé un tour qu'il soit long ou court. Il leur suffit d'avoir été une charnière entre début et fin, ils ont ainsi, acquis un sens, ce sont des incidents créés auxquels s'appliquent les règles de l'existence. Rien ne mérite l'ironie et la moquerie plus que ce pédestre qui porte les habits des cavaliers et marche au sein de ce tumulte.

Je me décrivais comme si j'étais un étranger, en disant de lui : ses jours lui sont licites. Il ne lui est pas permis de s'en emparer sauf quelques jours arrachés à la vie, par le vol, le détournement, la ruse (comme une poule qui pique les grains de maïs, elle est vouée à la mort et est poussée à périr elle y est obligée) désormais, commencera à percevoir la vie différemment. Pour autrui, la mort est un ennemi guettant derrière un talus sur une rampe et la vie désintéressée vient à lui à pas revêtus d'illusion de liberté. Si la vie ne dévorait pas la route elle ne serait pas anéantie par l'obésité. Quant à lui, il considère la vie comme un monstre handicapé et paralysé qui ne quitte jamais sa place alors que c'est la mort qui rampe vers la vie manifestation de pas sûrs et fixes et son fantôme allongé s'en approche peu à peu pour s'y abattre comme le Simoun.

J'ai, vainement, cherché secours partout- dans les mosquées et même dans les temples, peu importe pour quelle religion ils étaient édifiés mon âme était attachée à toute les idoles que l'homme

a adorée, autrefois... J'ai supporté leur laideur qui devait effrayer les idiots et arrêter leur insistance, car je ne cherchais que leur charme, puis je me suis dit résolu à offrir mon cœur à la nature et ses secrets, peut être que j'y trouverais un baume guérissant. J'ai donc, veillé, sous le ciel contemplant les planètes et leurs orbites. Je me suis longuement arrêté devant la mer et dans le désert, je me suis laissé aller avec les vallées et les fleuves, je me suis allongé dans les forêts pour sentir l'odeur de ses herbes sauvages et j'ai laissé à toutes les vermines la liberté d'aller et venir à leur guise autour de moi.

Tour à tour, j'ai connu l'alcool et le soufisme, j'ai cherché tous les dignes Cheikhs. Je n'ai épargné aucun voyant ou astrologue. J'ai insisté auprès de mes connaissances de m'indiquer le magnat de ce temps : j'ai dévisagé ce capitaine turc, retraité qui balbutie en arabe et cet effendi pendant le jour et baragouine en Djellaba pendant la nuit entouré de beys et pachas leur racontant les bienfaits de son chat et cet homme discret qui porte un turban dont le nom est toujours associé à un prince, et qui dirige tout un directorat et cet ingénieur qui ne veut pas voir le Livre Saint- qui a survécu pendant des siècles et auquel des milliers ont accordé l'intérêt- que comme un garçon égaré, parmi la foule que lui seul embrasse, lui attribue les noms qu'il veut, et refuse catégoriquement- par égoïsme ou arrogance ?- de lui poser une seule question sur son passé. C'est un homme qui, s'il n'est pas stérile, a certainement, perdu tout espoir en ses enfants. J'ai connu ceux-ci et bien d'autres mais je n'ai trouvé le désir nulle part, j'ai plongé dans la musique mais j'ai flotté, toutes les statues ou les tableaux d'un artiste ont brillé dans mes yeux mais un éclat qui n'a pas tardé à s'éteindre... Même l'amour, m'est venu difficilement et sans l'attendre mais je l'ai fui comme un sain qui fuit le galeux. Puisque je ne m'appartiens pas et que mon âme est incapable d'imaginer l'éternité comme le néant. Tout ce qui aide à subsister n'est qu'une charge accablante pour moi, à chaque fois que je m'entichais d'une chose, que j'en suis obsédé, mes yeux

continuent à chercher l'inconnu qui tantôt les rendent figé et tantôt hagards.

Pendant certaines nuits c'est l'appel à la prière de l'aube qui m'a fait trembler, puis je n'ai fait aucun pas en avant, je ne veux pas le prendre comme preuve que je suis encore vivant et que je continue de sentir, mais plutôt le faire le critère de ce que j'ai perdu du beau, il ne fait qu'accentuer ma peine et mon chagrin. J'ai visité les hôpitaux des tuberculeux et j'ai vu leurs dernières phases, j'ai aussi, depuis un certain temps, fréquenté les fous et j'ai traqué l'engeance afin de trouver dans leurs cœurs un miroir qui reflète l'image de mon visage !

Comme si notre ami avait décidé de voyager, ou peut-être il se baladait ? Le voilà dans la galerie commerciale devant la boutique des valises pour les contempler et les toucher l'une après l'autre - comme un malvoyant- et le propriétaire est distrait par ses affaires, il gagne un seul acheteur, notre ami a choisi une valise et se tournant vers le vendeur, lui dit :

- Ça fait combien ?

Le vendeur s'est tourné vers lui, a jeté un regard rapide et s'est éloigné sans lui répondre.

Peu après notre ami a répété sa question :

- Je te demande, à combien la valise ?

Notre ami se lassa, il était confus et perplexe, est-il arrivé au point d'imaginer avoir parlé sans émettre un son ? Ou sa voix est-elle inaudible ? Il doit plutôt le dire franchement ! Est-il une chose inexistante ? Puis il reprit : « ce ne sont que des illusions » mais pourquoi- au moins- les gens ne le traitent pas comme autrui ?

Pourquoi le prennent-ils à la légère dans la plupart des temps ?  
Egalement, ce vendeur ne lui répond pas.

Habituellement dans ces cas, il accepte la défaite et s'en va, mais cette fois-ci il s'est encouragé-il ne sait pas pourquoi- et s'est retourné vers le vendeur en disant d'une voix stridente :

- Tu ne m'entends pas ? je te parle. Je te demande tu vends cette valise à combien ?

Son étonnement fut grand en voyant le vendeur venir à lui comme s'il le connaissait depuis longtemps en riant et disant :

- Dégage ! dégage ! ce n'est pas le temps de rigoler.

Oh mon Dieu ! Que veut dire tout ça ? Pourquoi tu m'attribues tout ce supplice ?

Il se fraya un passage à travers les tas de valises et s'approcha du vendeur en lui criant presque au visage :

- Ça veut dire quoi ça ? j'ai répété la même question trois fois et tu ne m'as pas répondu !

Le vendeur le scruta, puis il se frappa le front de la paume de main comme s'il vient de s'éveiller d'un rêve ou comme s'il voyait une merveille, il le fixa encore une fois un long moment puis il dit :

- Tu n'es pas Fouad Fahmi ?

Et quand il le vit silencieux, le visage crispé, il ajouta :

- Je t'ai pris pour lui, il est mon ami, et j'ai une excuse, car tu lui ressembles... l'œil attentif ne pourrait pas distinguer la différence et mon ami a l'habitude de plaisanter et se moquer de moi, raison pour laquelle j'ai

agi, avec toi, de la sorte, excuse-moi... Que veux-tu ? je suis à ta disposition.

Il lui demandait en bafouillant et riant :

- Qui est ce Fouad Fahmi ?
- Je vois que tu ne le connais pas, c'est un photographe à rue Fagalla.

Il s'est détourné en disant comme pour parler à lui-même :

- Que la vie cache des bizarreries ! qui aurait pu croire que deux personnes soient aussi identiques ? C'est la première fois de ma vie que je vois cette identité.

Il s'est retourné et voilà que notre ami a disparu, il s'est enfui rapidement, le corps agité, sa tête bouillonnait d'idées bizarres successives qu'il refusait de croire, mais cette nouvelle inattendue les met toutes en ordre, elles apparaissent désormais comme un truisme qui est resté longtemps vague, et une fois révélées, elles inspirent un réconfort et une quiétude non moins qu'une surprise pour celui qui en était auparavant inconscient.

Je m'en suis rendu compte ! Il y a donc, un autre dans cette vie qui me ressemble- un être humain vivant- nous avons lui et moi le même visage, à qui appartient l'image ? Lui ou moi ? Tout est divisible sauf l'image que Dieu nous a donnée pour nous distinguer les uns des autres, qui trace notre personnalité, notre vie et notre destin, elle est plutôt, toute notre existence, si (le moi) se multipliait personne n'aurait survécu et tous les atomes des êtres auraient fusionnés dans cet océan inconnu duquel ils sont séparés comme les gouttes de pluie qui retournent à leur origine la mer, quel est donc le sens de ce problème? Deux corps sont-ils arrivés dans ce monde en même temps – et je crois puisque nous sommes si identiques que nous avons le même âge- puis l'âme élue est arrivée pour occuper un

---

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid

corps, sous une certaine forme mais elle hésite entre cette dualité, elle était donc partagée entre nous deux. D'ailleurs, j'ai foi maintenant que le partage n'était pas juste et que j'en ai pris une part minime et l'autre a obtenu la part du lion.

Non ! Non ! Pourquoi ne dirai-je pas que mon âme s'est égarée et a pris la route de son corps, il vit alors avec deux âmes, moi je vis sans en avoir une. C'est donc, alors que l'œil qui me surveille et me poursuit depuis que je suis devenu conscient de mon entourage, maintenant le secret de l'inconnu qui m'attirait vers lui est décelé, j'ignore où je vais, c'est là, le secret que je ressens, l'explication de l'incapacité de m'approprier quelque chose, l'inconscience de mon âme, voire l'explication de l'aberration de mon âme face aux croyances et sentiments acquis comme l'eau qui glisse sur la surface d'une roche lisse.

Il est donc un visage où je trouverai mon image, comme s'il me paraissait à travers un miroir sans verre, tout au long de ma vie je l'évitais par répugnance, je ne croyais pas en lui car je savais qu'il n'était pas le mien. Je ne suis jamais allé chez le barbier sans me lasser de son miroir, je baissais le regard, dans les rares fois où j'ai pris une photo, je confirmais – quand le photographe me la livrait- qu'il avait confondu entre moi et quelqu'un d'autre, je la déniais et j'insistais qu'elle n'est pas la mienne, je ne me reconnaissais pas sur la photo qu'après un grand effort et après l'avoir contemplé longuement, je n'en suis pas convaincu, mais je me disais :

« Les gens et ces lentilles me voient ainsi, quant à moi c'est autre chose ».

Pas une fois chez le couturier debout devant ses trois miroirs sans que je ne contemple longuement ce fantôme qui paraît de droite de gauche et de dos. Je ne croyais jamais que c'était moi je cessai

d'arrêter d'appeler et de refuser, laissant le couturier et son miroir à leurs illusions.

Un jour je verrai donc, celui qui a violé mon âme... je verrai mon visage !

Notre ami n'avait d'autre souci que de rencontrer cet inconnu qui le guette, chose étrange, son trouble, en quittant la boutique des valises a disparu rapidement pour être remplacé par un calme qui présage le déclenchement d'un orage.

Il marchait dans la rue Fagalla depuis son commencement, se retournant des deux côtés, peu après il vit un panneau noir râlé, accroché à la fenêtre du dernier étage de cet ancien bâtiment délabré, où on lisait : « Fouad Fahmi photographe».

Notre ami redoutait qu'en arrivant dans le quartier de son adversaire, les habitants se trompèrent, le prirent pour leur voisin et commencèrent à lui parler et qu'il ne pourrait pas répondre, qu'il soit remarqué et que la ressemblance soit l'objet de leur moquerie.

Il ralentit sa marche pour un moment- comme celui qui est prêt à affronter un danger- il s'est ensuite lancé vers la porte de l'immeuble. En face se trouvait un vieil escalier de bois. Il monta les marches rapidement, il a failli tomber avant d'arriver au dernier étage et s'arrêter un moment pour reprendre haleine, il vit la porte ouverte, et entra pour ne trouver personne dans la salle d'attente ; des yeux en rangs sur les murs étaient tournés vers lui, comme les inscriptions sur les tombes pharaoniques, lui demandant : qui es-tu ?

Il entendit une voix comme s'il se parlait dans un appel téléphonique :

- Repose-toi, un peu, où tu es, ou viens si tu veux, car je suis occupé.

Se dirigeant vers la source de la voix, il s'est trouvé dans un couloir sombre avec un rideau au milieu pour voiler la chambre optique, il l'a tiré et est resté sans dire un mot, il a aperçu dans le noir un fantôme qui observait une lame en verre exposée à la lumière rouge... Oh Dieu quand je vois mon visage pour la première fois je le vois dans l'obscurité ?!

La même voix lui a demandé :

- Photo pour abonnement ou carte postale ? Suis moi j'ai terminé mon travail...

Il le précéda vers la salle d'attente et il s'est assis à son bureau, il prit le reste d'un grand et dur cigare, dont la noirceur laide et choquante contraste avec le cendre fixé à son bout, il l'a mis dans sa bouche sans secouer la cendre, il leva le regard vers son visiteur en lui disant :

- Que veux-tu ?

Il n'était guère étonné, il ne tenait qu'à le dévisager et se souciait de la position de la tête devant la caméra.

Notre ami a posé ses paumes sur le bureau et se penchant, son visage était en face du photographe, il scruta longuement puis il dit à voix basse, lentement:

- Tu ne me reconnais pas ? Tu ne m'attends pas ?

Il lui répondit avec un haut rire :

- C'est donc, toi ?! Mon ami, le vendeur de valise de la galerie commerciale m'a parlé de toi, nous rigolons sans cesse ensemble, j'ai beaucoup ri quand j'ai entendu cette nouvelle et je ris encore... Je ne croyais pas que tu t'intéresserais ou que tu viendrais me voir, Dieu merci

---

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid



que tu l'as fait, je te jure que je suis ravi de faire ta connaissance, probablement, nous serons des amis intimes.

Puis il dit : viens devant moi, je te jure que c'est une des trouvailles qui fait rire les endeuillés. Ensuite, il s'est mis à rire aux éclats, il a commencé à arpenter la chambre en tapant dans ses mains et faillit suffoquer de rire.

Quand il remarqua notre ami devant lui, renfrogné, il lui dit :

- Qu'as-tu ? Pourquoi portes-tu ce lourd fardeau de soucis?

Il répondit :

- Si tu veux qu'une amitié se noue entre nous, accepte que notre rencontre soit toujours en tête à tête, je voudrais tout d'abord te connaître et m'habituer à toi.
- Je te promets, lui dit-il, buvons donc à notre amitié une coupe d'arak zahlawi, c'est la meilleure boisson en été, ou peut-être tu ne bois que le whisky comme les notables ou les jeunes nobles qui sont tombés en proie à l'imitation.

Un mois s'écoula.

Qu'est-ce que cette créature ? Un homme qui mange comme deux et boit comme trois l'alcool !! « Don Juan » est loin d'être comme lui ? Chaque jour il a une maîtresse ou un ami, peu lui importe de quel récipient il boit, le plus étrange que chaque maîtresse devient une proxénète pour lui, elle emmène une nouvelle maîtresse et ainsi de suite.

Il ne dort que peu... il ne cesse de bouger, de rire, de rigoler et de chanter, je ne l'ai jamais vu soucieux pour une mère malade, un mauvais frère ou un ami en peine.

Quel est son secret ? Quand il ouvre la fenêtre pour respirer l'air du matin avec sa large poitrine, je le crois capable d'avaler le monde entier, il ne jouit pas de sa vie seule, il lui ajoute une marge qui lui est égale en longueur et en largeur qu'il trouve dans le jeu de hasard pourtant il est toujours libre et détaché, car ce tyran qui une fois fréquenté asservit les gens n'a pas pu le réduire à l'esclavage... Il mise sur les chevaux, achète les billets de loto, joue au Poker, au baccara, au chemin de fer, à la roulette... où il les trouve, je l'ai vu même attendre des heures entières dans les ruelles et les parcs d'attractions devant les jeux de hasard dont les stands sont exposées aux badauds, gamins et porteurs de djellaba.

Il est devenu obsédé à tel point de s'arrêter devant les vendeurs ambulants de Konafa, payer une piastre et tourner la manche pour voir quel nombre il aurait et ainsi combien de morceau de Konafa il gagnerait et parfois, il s'arrête. Il ne se soucie ni du gain ni de la perte, comme si l'argent était dans ses mains comme une roulette qu'il n'arrête pas de tourner sans distinguer ni début ni fin.

J'ai commencé à douter de lui ; car je ne crois pas que le revenu de son métier lui suffisait, j'ai soupçonné des types de gens qui fréquentent son logement, qui dialoguent en chuchotant longtemps et qui échangent des feuilles pliées, probablement il est impliqué dans le faux monnayage.

Qu'en est-il ? je ne l'ai jamais vu lire un livre ou un journal, mais il est clairvoyant et charmant, il ne tarde pas à découvrir toutes les nouvelles de tout nouveau venu, aux moments de son extase et son étonnement, il répète un seul mot, qu'il prononce comme un orateur en remuant sa main et en faisant le tour de la chambre !

« La vie ! La vie » je crois qu'il n'a jamais prononcé « l'au-delà ».

De quelle nature est-il ? Il me jure que je suis son cher ami mais je doute que si je péris aujourd'hui, il ne bougera pas le petit doigt et cette plaie que causerait ma mort dans sa vie ne tardera pas à se souder et à faire partie de son quotidien.

Comme je suis inconscient ! ? Pourquoi dis-je: quel est son secret ! Quelle est sa nature ! Alors que le secret est évident et la raison est claire comme le jour, il dévore ma vie, et c'est là, la raison de sa force et celle de mon évanouissement, un jour Dieu lui fit dire la vérité en me reprochant d'être replié sur moi même !

Regarde-toi et regarde-moi... Depuis que j'ai fait ta connaissance j'ai gagné du poids et tu en as perdu, attention alors, sinon je t'avalerais et tu périras en moi...

Une semaine s'est écoulée...

Je ne dormais que peu, mon attraction pour cet homme étrange et n'a d'égale que ma répulsion pour lui. Voilà que l'admiration pour une personne atteint le sommet et est en corrélation vif désir de la détruire pour sa perfection ; la plupart des gens s'efforcent d'assurer l'égalité- du point de vue valeurs mentales et morales- entre tous les hommes, pour qu'il n'y ait pas de classes supérieures et inférieures, l'élite et la populace, c'est là, la source des révolutions frénétiques, des pelles de démolition, de la stigmatisation, la diffamation, qui jaillissent des cœurs comme l'éruption d'une force naturelle fatale et irrésistible, rien ne fait perdre à la plaine son équilibre et son calme que lorsqu'elle voit le sommet d'une grande montagne, qu'en est-il de moi, en voyant cet homme occuper ma place, et à chaque pierre qu'il pose pour édifier sa vie et ses instincts, il retire des miens, plus il s'élève plus il m'abaisse !

Le feu de ma rancune s'attisait à tel point que si on m'offrait de fusionner dans sa personne tout comme on est fusionné physiquement pour se diviser ensuite en deux personnes égales, je refuserais, rien ne me satisfait ou plutôt rien ne me rend triste que sa destruction irrévocable.

Toutes les lois reconnaissent le droit de la légitime défense, mais moi je défends mon âme, mon existence et mon entité, j'ai donc tout le droit de l'éliminer de ma voie pour récupérer ma vie, je sais que j'aurai cette chance un jour, impunément... Or je serai toujours à ses aguets, comme il a fait avec moi tout au long de sa vie.

Le destin a voulu décider d'une fin de ce drame qui a vu naissance à la rue Boulak dans la canicule d'une journée du mois d'août dernier, l'été était terminé et l'automne l'avait suivi, qui est, en fait, le printemps de notre pays. L'euphorie du Nil qui embrassait toute l'Egypte, terminée, il abandonne l'irrigation et dort calmement dans son lit, le ciel était dégagé pendant l'été, à chaque coucher du soleil, il est teinté de couleur rouge, la boue mousseuse s'est transformée en un tapis de soie verte dont le goût est délicieux entre les dents des buffles maigres ! Il redonne la souplesse à ses mâchoires rouillées du foin. Qu'elle est belle la quiétude qu'inspire la vue de ce buffle étendu dans le champ de trèfle patiemment et révérencieusement ! Quelle pureté dans l'innocence de sa gueule et ses oreilles roses ! Tous les dattiers sont devenus des fontaines de joie et de charme, tout en gardant leur valeur comme symbole du monothéisme dans notre pays, la terre a sa joie qui remue ses coins, le ciel s'approche d'elle avec douceur et lui offre des bouts ornés des sommets des nuages. C'est un banquet d'un maître généreux qui dresse un buffet sur la route et invite tous les passants afin de jouir de la compagnie, sans distinguer entre assouvi et affamé, ni faire le tri entre heureux ou triste.

Alors que notre ami sombre dans une noire torpeur où les serpents se tortillent et d'où surgit une vapeur pourrie comme celle du feu d'un bûcher, un microbe causant toutes les maladies et les épidémies, il est à l'origine de tous les fléaux, rien ne l'a sauvé qu'un microbe invisible par le microscope ni éliminé par un filtre-absolu, il s'est infiltré-on ne sait comment- dans le corps de Fouad Fahmi et l'a jeté au lit, fiévreux.

Quand notre ami l'a vu cette nuit, il s'est rendu compte que son adversaire est à mi-chemin de lui sans qu'il ne le sache. Il l'a trouvé au lit dans sa chambre à coucher, dans le même appartement, personne à côté de lui, c'est là, la maladie des titans ! La fièvre le ronge et ses yeux éveillés, comme si la maladie exacerbe, en lui, le désir de la vie, dès que Fouad vit notre ami il s'est mis à se moquer de lui et l'attaquer :

- Si tu étais atteint de la même maladie, tu aurais appelé tous les médecins et les amis, tu accumulerais les médicaments de tous genres autour de toi, si la maladie s'incarnait en personne devant toi tu aurais eu pitié d'elle et tu aurais renoncé à la combattre, tu ne peux même pas battre une puce !!! Alors que moi, je ne prends qu'un somnifère, et je vaincrai la maladie seul par ma force.

Mon Dieu, comment trouve-t-il la mort cet homme ?!

Notre ami le regarda longuement et remua la tête en souriant comme pour lui dire :

- Patience, patience, tu es tombé maintenant entre mes mains l'occasion est propice et je ne la laisserai jamais filer !

Il a senti une reprise d'ascendant, une résurrection dans son corps et une capacité de contrôler son adversaire, ainsi il n'était pas étonné quand Fouad s'est retourné en lui disant :

- Laisse-moi maintenant, je veux être seul, mais s'il te plaît – avant de quitter- va à la cuisine et apporte moi un verre d'eau où tu mettras dix gouttes de ce flacon.

En marchant dans le couloir diverses chansons et l'écho des hymnes résonnaient dans son cœur... Il est alors, revenu, lui tendit le verre, et resta jusqu'à ce qu'il ait tout bu.

Il descendit l'escalier le dos droit, la tête haute, le torse bombé et sur ses lèvres un sourire attrayant.

### *Photo*

Cet ami, Chawkat, je ne le vois que rarement. Comment sortir intact d'une telle rencontre avec lui, le perturbé, l'instable, l'agité... Ses parents tantôt le gâtent tantôt l'intimident, mais lui, il les laisse pour vivre solitaire dans le grenier. Il se réveille avec le lever du soleil, glisse dans ses habits, dévale les escaliers comme un sac d'ordures dont on se débarrasse à coups de pieds. Lorsqu'il arrive dans la rue, il commence à ralentir le pas et à flâner. Dans ces moments, il n'y a pas d'autre alternative que de le laisser flâner et de lui dire adieu tant il est difficile de le suivre. Dès la première heure - il est difficile pour l'imagination ou la logique de réussir à le suivre même si vous pensez bien le connaître. Il peut très bien aller manger des fèves et des taamias additionné d'une basbousa comme dessert, ici dans notre quartier Elhussein, ou encore se régaler d'œufs bouillis et de viande froide dans un restaurant près du tribunal mixte, il va même au cinéma pour dormir ou passe la plupart de la nuit réveillé sur un banc au bord du Nil.

Ecoute-le me parler un jour :

---

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid

- tu sais, j'apprends beaucoup en étudiant les expositions des photographes. Je passe des heures devant ses inconnus figés habitant ces tableaux. Je contemple leurs visages longuement. C'est ce que je faisais depuis très longtemps... tu vois, je n'ai que peu d'estime pour ces photographes de cartes personnelles en tous genres, car leur travail n'est qu'une sorte de balbutiement... Je n'inclue pas ceux des quartiers, mais bien des photographes, étrangers, il n'y a décidément aucun lien spirituel entre moi et leurs expositions. A vrai dire, les photographies d'étrangers ne m'intéressent pas, car les Egyptiens qui s'y trouvent formellement ou informellement habillés devant l'objectif ont un comportement majoritairement artificiel qui m'interpelle. Sur leurs lèvres se dessine un sourire hésitant entre la joie de la victoire, l'arrogance et la fierté, ne se lassant pas d'être inertes, laissant leurs mains et leurs pieds au chômage sans se lasser, alors que mes amis, sont les clients des photographes des quartiers populaires, je les connaissais avant, ils fixaient leurs regards sur la lentille et la contemplait comme s'ils s'attendaient à recevoir une surprise... les bras raides, les mains hésitantes, posées sur les genoux ou les cuisses, les doigts tantôt écartés (personne ne sait pourquoi), tantôt serrés, ou encore, les doigts droits comme la pause du premier essai chez le couturier. Pour preuve d'amabilité entre amis devant la lentille est qu'ils se serrent les mains devant la caméra, certains lèvent la main pour te saluer toi, le photographe et le monde entier... Alors que les filles, elles, sont comparables à des plantes sauvages épineuses, elles ne rient pas d'elles mêmes, ni de leurs chaussures ni de leurs coiffures, mais si tu regardes bien leurs yeux, tu y trouveras l'expression du plaisir naturel et de la joie indescriptible de l'enfant à qui on a offert un nouveau jouet. Ici l'on peut en voir une assise à table, la tête appuyée sur la paume, le regard

errant avec en fond un rideau où y est dessiné un grand vase ou l'un de ces escaliers luxueux, nul doute qu'il s'agit là d'une étudiante victime d'un de ces romans à l'eau de rose.

Mais c'était autrefois, alors qu'aujourd'hui, un bon nombre de mes amis imitent Clark Gable ou Betty Grable... Du genre qui ne change pas, ils gardent leur place, te fixent du même regard et cela pour de longues années, comme des pièces antiques d'un musée, les uns- comme dans le monde des vivants- apparaissent à un moment puis disparaissent pour être remplacés par d'autres, ce qui me rappelle un incident bizarre qui, jusqu'à ce jour, je n'ai pu oublier.

Là-dessus, Chawkat se tut.

J'ai appris à ne pas le pousser à parler, j'ai patienté jusqu'à ce qu'il ait repris la parole. Il est du genre à garder longtemps un secret, même si cela risque de le déshonorer.

Il est photographe de l'une de ces places les plus importantes du Caire, tous ses clients sont riches, ils ne fêtent leurs noces que lorsqu'il arrive chez eux, même avant le ma'zoun. D'ailleurs, ils ne pouvaient reconnaître leurs enfants que lorsqu'ils les prennent en photo... Je marchais là, désintéressé et c'est alors qu'une chose m'attira fortement... Je me tournai et me senti électrisé par un regard perçant. Le regard d'une belle fille, qui porte- je ne sais pas pourquoi- un voile noir. Cette tristesse artificielle donne -t-elle de la beauté ? C'est loin d'être impossible surtout lorsque le regard crie une jeunesse qui a soif de plaisirs, de joies et d'amusements. Une soif accentuée par un corps plein de vie possédé d'un djinn dragueur, de lèvres au sourire vague comme les feuilles d'un arbre agitées par la brise douce au



moment du coucher du soleil. Je poursuivis mon chemin, puis je revins vers elle. Que veut-elle ? Que veut-elle dire ?

J'étais envoûté par son regard et pourtant j'avais le sentiment subtil de n'avoir pas compris à temps de qui se jouait là, mais qui me laissa le cœur serré et déprimé, pourquoi m'occupe-t-elle ainsi l'esprit ? Est-ce l'une de ces filles arrogantes qui se vante de sa beauté et de son image somptueuse dont elle voudrait éterniser l'ombre mortelle de son miroir ? Mais non. Ce n'est pas un regard pour elle-même, mais un regard qui vise un autre, un homme qui qu'il soit.

Je la cherchais du regard, m'arrêtant devant elle certain de ne jamais par cette route sans la saluer et lui demander de ses nouvelles. Sa joie réchauffe le cœur, et son bonheur élague l'envie même, contre le gré de l'envieux. Il éteint la déception et transforme le chagrin des vieux, en satisfaction, en souvenirs et en rêves.

Les jours s'écoulèrent et j'imaginai la voir- comme je voyais tant d'autres des clientes de ce photographe- tenir le bras de son mari, portant une robe blanche avec une longue traîne, entourée d'un tas de fleurs, j'ai attendu cette photo, jour après jour mais en vain son regard ne cessa de bondir à travers la vitrine pour se fondre dans la foule comme pour s'attacher à l'un de ces inconnus.

Mais elle disparut.

Les semaines et les mois s'écoulèrent et enfin, je la retrouvai à nouveau, salut ! Salut ! Mais comment ? Elle avait enlevé le voile pour dévoiler ses cheveux noirs bien ornés et portait une robe d'après-midi, avec autour du cou un collier et le photographe avait intentionnellement jeté l'ombre sur le

---

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid

pendentif pour ne pas être perçu par les gens afin qu'ils ne se rendent pas compte de l'écrin que faisait descente entre les seins... mettant en avant une boucle d'oreille en forme de fleur. Aujourd'hui, elle ne regarde pas les passants, elle est un peu distraite, son regard oscille entre le désir de croiser le regard des passants et le désir de les éviter, mais il suffit d'ouvrir grands ses oreilles cette fois-ci pour écouter ce que nous disons d'elle, nous étions à la fin de l'été, elle était bronzée, comme pour confier fièrement un secret : « J'étais à la plage, je viens de rentrer au Caire. » J'ai regardé cette photo de droite et à gauche pour retrouver ce regard qui m'avait tant ensorcelé mais en vain. Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi n'oses-tu pas nous regarder ?

Il y a longtemps que la photo était là, à sa place et autour d'elle ses voisins, les passants et la vie qui tourne lourdement comme une enclume.

#### Les saisons se succédèrent

Elle est revenue et s'est retournée en robe de soirée décolletée montrant à la fois, le pendentif et la descente entre les seins, les cheveux tombaient sur les épaules, le regard à nouveau plein de défi, de fierté et de grandeur, les yeux soulignés par le Kohl, les lèvres pourpres presque noires tel une balafre... Quand je l'ai vue à cet instant, je me suis rendu compte du sentiment qui m'avait envahi au moment de notre première rencontre... Oh Mon Dieu quelle bouche et quelle creux ! Une bouche grande comme celle d'un volcan ou d'un puits désert, des lèvres pulpeuses montrant la dent du bonheur. Cette bouche érotique assoiffée capable de tout faire, embrasser, rouler des patins et tout ce qui s'en suit de révolution violente mais sans aller plus loin. Un désir et une libido acharnée ardente et ligotée.

Je me suis rappelé, de l'instant où je l'ai vue pour la première fois, de ce même sentiment qui m'avait envahi lorsque j'étais adolescent et que je passais par ces ruelles et où les filles de joie exposent leurs attraits corporels. Evidemment, le désir de me confier à quelqu'une et de me plonger littéralement dans le grand bain de la vie, me poussait, et pourtant je me sentais repoussé par la laideur de la corruption, sa puanteur, sa pourriture et ses plaies. L'abomination incarnée pesait sur la bouche de cette fille, une abomination qui provoque une grande répugnance et qui fait souffler un vent chaud comme le Simoun. A ce moment j'ai décidé de m'enfuir, de l'abandonner et de ne jamais revenir.

Des jours et des nuits, sont passés suivis d'autres jours et d'autres nuits, puis j'ai rencontré mon ami Chawkat, par hasard, dans un café de la rue Emad Eddine. Devant lui, il y avait quelques pauvres graines de pistaches, tout le gain d'un pari gagné avec un petit malin de Haute-Egypte.

Il me dit :

- Figure-toi que je ne perds que si je suis troublé ou si le matin, j'ai rencontré un oiseau de mauvais augure. Surtout, n'éprouve aucune tristesse à mon égard, car un jour, je lui ai pris, un kilo 248 grammes contre une seule piastre, donc, partageons ce petit butin, prends en deux et laisse-moi deux, j'aime la répartition juste.

S'il te plaît n'insiste pas pour que je me promène avec toi, je n'ai pas la tête à ça ce soir. Je te mentais et t'informe maintenant que je suis retournée avec elle. La laideur peut-elle aussi avoir du charme ? Puisqu'elle nous rend- si vraiment elle existe- plus enclin à savourer la beauté ? Ou peut-être la laideur est-elle l'essence même de la création,

vouée à l'évolution- qui fait son propre effort progressif- pour atteindre la beauté ?

Ce que je ressens pour cette fille est différent. Je ne m'intéresse pas à son visage mais à son âme. Elle est restée à sa place et devant elle, des foules massives passaient, mais personne n'avait compris sa peine ni n'avait eu pitié d'elle. Je ressens sa torture, ses nuits blanches et son sourire narquois prétendant la joie alors qu'elle avait le cœur gros. C'est une main tendue sans sauveur. Je passe devant elle et je m'aperçois que la lumière de ses yeux s'éteint jour après jour comme une chandelle qui se consume jusqu'au bout. On aurait dit une de ces photos exposées trop longtemps au soleil, qui palissent jour après jour. Mais, va, regarde-la toi-même, tu la trouverais, contrairement, aux autres photos, couverte d'une ombre comme d'une araignée. Je crois même entrevoir sur son visage deux traits latéraux, comme une trace de coups ou une balafre en forme de croix inclinée semblant barrer une erreur, ou l'effet de plis sur la photo exposée à l'usure du temps. Mais sois certain, l'ami, que mon cœur a des sentiments honnêtes, je pourrais même t'affirmer qu'une catastrophe est sur le point de lui arriver et que si j'appelais au secours en disant, « Halte! Venez à l'aide d'une fille qui court un grand danger, une fille dont le cœur est atteint d'une blessure perforante et qui risque de se briser, il se peut que vous la sauviez comme vous sauveriez n'importe qui d'autre», ils se moqueraient, me croiraient fou et m'abandonneraient n'ayant pas de remède pour ce genre de folie.

L'histoire du pari de mon ami s'est propagée et ainsi les vendeurs de pain au sésame, de pistaches, de cartons de loterie, les cireurs de chaussures, les mendiants et les joueurs

de violon se sont tournés vers nous et ont coupé notre conversation.

Un soir, l'hiver dernier je suis rentré tard pour retrouver Chawkat qui attendait à ma porte sans se soucier du froid ni de la pluie et lorsqu'il m'a vu il cria:

- Tu étais où je t'ai cherché longtemps, je veux que tu restes avec moi ce soir, ne me quitte pas.

Il était saoul, il avait du mal à articuler et ses yeux étaient injectés de sang.

J'ai vu sa photo aujourd'hui en allant au café et je te jure que son regard est devenu plus brillant comme la lame d'une dague. Dans ce regard se sont tracées la rage la rancune la dépression et la peine ensembles: elle s'est tournée vers les passants et les voisins avec un regard plein d'indignation et de mépris. L'ombre s'est dissipée les deux traits se sont effacés et elle s'apprêtait à faire quelque chose. Ses yeux mi fermés ses lèvres serrées et sur ses joues paraissaient des rides profondes... Deux heures après Je suis retourné pour trouver une très grande foule, des vitres cassées fragmentées et éparpillées et les photos déchirées sous les pieds dans la boue... Parmi ces photos j'ai cherché la sienne sans la trouver.. le vendeur de journaux m'a dit qu'il avait entendu la vitre se briser comme si l'on avait tiré le feu dessus, personne n'a rien vu et on disait que peut-être un ivrogne casseur avait jeté une bouteille vide dessus... Mais ce sont des paroles illogiques... La voix de ma conscience me dit que cette fille s'est éteinte elle est tombée ou s'est suicidée et que son cœur a secoué ses jougs et a explosé.

### **Fatalisme rationnel**

Une question éternellement débattue hante l'homme, l'accable et l'insomnie: est-il voué à mener une vie qui lui est imposée, accepter des choix préconçues et suivre des chemins déjà pavés ? Jouit-il ou non du libre arbitre ? Son histoire est-elle tracée d'avance ? Marche-t-il à pas comptés ? Un sujet épineux qui conduit dans un vaste labyrinthe obscur et inextricable. S'abandonner à ces idées pourrait brouiller la perception et rendre la vie chaotique en réaction rebelle à cette atroce réalité poignante ou d'ailleurs donner naissance à une attitude apathique caractérisée par une soumission parfaite.

Dans le premier cas, la vie sur terre se transformerait en une arène parcourue par des adversaires dominés par un désir de vengeance inassouvi d'un sort prédéterminé et le plus souvent, inique, selon eux.

Dans le second cas, par contre, règnerait une vie absurde ayant l'aspect d'une pièce de théâtre dont les acteurs ne sont pas ou sont mal payés sans aucun enthousiasme ni parti pris, pareils à des marionnettes dont on tire les ficelles, ils donnent leurs prestations.

La délicatesse de cette question ne découle pas seulement de ses retombées sur la qualité de la vie de l'homme qui serait altérée par sa vision brumeuse d'un monde où il vit sans volonté, mené vers une fin fatale qu'il ne pourrait en aucune sorte changer. Plusieurs facettes de cette question doivent être mises en exergue avant d'aller plus loin : le fatalisme, le déterminisme, l'engagement, la liberté et la volonté...

D'abord, le fatalisme est une idée qui confirme l'assujettissement de l'homme. Dans tous les cas, le sort préfixé surviendra :

*« Le fatalisme s'oppose au principe de la liberté humaine : selon les fatalistes, l'existence est déterminée d'avance par un destin inéluctable. »<sup>1</sup>*

Cette notion confirme la présence d'une force suprême qui décide de tout... Alors que le déterminisme nourrit l'idée que le monde est géré selon un système ressemblant à « l'effet domino », c'est-à-dire que l'effet d'un certain événement cause inévitablement le suivant. Brièvement, c'est une réaction en chaîne. Une troisième notion, étroitement liée aux deux précédentes et qu'il convient d'évoquer pour mieux s'éclairer sur le sujet : l'engagement. Contrairement aux notions susmentionnées, consiste à être activement impliqué dans la vie et s'y lancer pleinement et sans hésitation.

Il est donc constatable que le principe de la liberté est au cœur de cette question délicate. Du fait que cette notion est vague, elle fuit comme l'eau que l'on croit pouvoir saisir des mains. Bref, c'est le nœud gordien de cette polémique... Les efforts que déploient les penseurs dans le but de résoudre cette énigme se sont donc, jusqu'alors avérés vains :

*« Les uns, donc, ayant rêvé que l'homme était libre, sans pouvoir dire au juste ce qu'ils entendaient par ces mots, les autres aussitôt imaginèrent et soutinrent qu'il ne l'était pas. Ils parlèrent de fatalité, de nécessité et beaucoup plus tard de déterminisme, mais tous ces termes sont exactement du même degré de précision que celui auquel ils s'opposent. »<sup>2</sup>*

Ainsi, se dessine un cercle vicieux. Surmonter les obstacles dressés sur ce parcours intellectuel mène au point de départ. Se laisser emporter par le flot de ces idées, c'est boucler la boucle...

---

<sup>1</sup> La-philosophie.com/fatalisme

<sup>2</sup> [www.philo52.com/articles.php?lng=fr&pg=1391](http://www.philo52.com/articles.php?lng=fr&pg=1391)

---

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid

Un réseau tentaculaire, de notions indissociables, constitue un thème abscons, digne de réflexion. Une chaîne aux maillons apparemment divergents mais qui s'attachent de près ou de loin. La volonté est également, donc, un concept inséparable du thème étudié. L'homme détient-il une libre volonté ?

Il sied de définir d'abord la volonté : c'est la décision de choisir un acte déterminé à un moment précis dans certaines circonstances pour atteindre une fin définie. Mais la question qui s'impose et le resterait jusqu'à la fin des jours est : la volonté humaine n'est-elle pas ligotée par des cordes- même si parfois créés par la vanité humaine- qui empêche la véritable prise de décision et son exactitude.

Dès l'incipit, Haqqi consacre l'idée de la soumission à la volonté divine à laquelle aucune créature ne peut s'échapper. Or cette soumission signifie l'obtempération ou l'esclavage ? Les actes de l'homme lui sont dictés voire imposés, par la volonté divine ou jouit-il d'une certaine liberté ? Un réseau de questions où l'homme se trouve acculé:

« Gloire et pureté à Celui dont le royaume englobe tous les êtres et dont aucune contestation ne s'oppose à Ses décrets. »<sup>3</sup>

Avec la progression du récit, l'auteur ne cesse de scander la même idée. Un jeune de souche populaire dont les obstacles jonchaient la route se précipite vers la ruine totale : un avenir « prévu ».

« Je ne veux du présent récit que raconter l'histoire d'Ibrahim, Abou Khalil qui descendait les marches de la vie, comme les feuilles des arbres en automne, le vent pourrait les élever peu à peu, mais même dans leur élévation elles sont vouées au déclin,

<sup>3</sup>حقي(يحي)، أم العواجز، دار مهضة مصر للنشر، الطبعة الرابعة ٢٠١٥، صفحة ١٣

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid



*petit à petit, jusqu'à ce qu'elles rejoignent la terre et soient foulées aux pieds. Je l'ai vu descendre les dernières marches de l'escalier.*  
»<sup>4</sup>

Pour elle seule, l'analogie établie, au début de la nouvelle, révèle la fin « fatale ». Ce personnage est-il victime de la pauvreté, de l'ignorance ou plutôt de son acceptation du statu quo ? L'homme ne doit-il résister que s'il est sûr de remporter la victoire ?

La vie joue d'Ibrahim comme le vent joue avec les feuilles d'arbres. Ce personnage n'a pas connu les bienfaits de la stabilité, juste des métiers précaires... ainsi est-il introduit :

*« (...) j'ai appris qu'il était orphelin, que la vie l'a roué de coups pendant son enfance. (...) Sa souffrance a commencé en servant dans les maisons, puis, le voilà, vendeur de lupin sur une charrette où il rangeait des gargoulettes de Quena et dont les bordures étaient décorées de fleurs et de basiles. J'ai appris qu'il avait ensuite acheté un petit magasin d'épices puis il est redevenu marchand ambulancier et sautait d'un tramway à un autre, portant sa marchandise (...). Dans sa vie il y avait des périodes que j'ignorais, il a probablement connu la chaleur de l'asphalte à Kara Midan à cause de son vagabondage. (NDT : la prison) »<sup>5</sup>*

La description que l'auteur accorde à ce type de gens couvre une idée sous-jacente que leur sort est le résultat de leur choix, leur nonchalance voire leur inertie, même face aux critiques qui pleuvent dessus. Cependant, une question surgit, la pusillanimité de ces gens émane-t-elle de leur condition de vie ? De plus, l'auteur souligne, toujours implicitement, la différence entre la soumission à la volonté de Dieu et l'indolence :

---

<sup>4</sup> المرجع السابق، صفحة ١٣

<sup>5</sup> المرجع السابق، صفحة ١٤

« Ces gens-là acceptent la vie comme elle est, à chaque jour sa part et à la fin le jour meurt comme eux, sans laisser un legs. Ils rentrent dans l'arène, dénués de sentiments. Leurs sentiments sont-ils morts à cause de l'ignorance, de la négligence ou du contentement et de la satisfaction en sorte que les yeux ne dessillent pas face aux paroles qui pleuvent sur eux. »<sup>6</sup>

Par ailleurs, l'auteur s'adresse directement au lecteur dans le but de piquer sa curiosité, « (...) jusqu'au jour (ne demande pas si c'était un choix ou une obligation, car elle ne pouvait pas trouver un remplaçant de l'absent originaire de la Haute -Egypte...) où elle dit à Ibrahim : « Tes vêtements sont salis, viens avec moi je les laverai ce soir. »<sup>7</sup> Cette adresse directe au lecteur montre expressément les deux éléments qui rythment la vie de l'homme, l'attraction et la répulsion générée par le choix et l'obligation. Fait-il vraiment un choix ou est-il régenté vers un choix et toute dérive l'y conduit à nouveau ?

L'auteur partage avec le lecteur sa confusion concernant cette situation mise en scène. Les types que représente Ibrahim sont-ils obligés à suivre ce genre de vie à cause de l'ignorance et la pauvreté ou doivent-ils être blâmés de retirer du champ de bataille et ne pas être aussi audacieux pour combattre jusqu'au dernier souffle ? Entre ces deux idées, Haqqi oscille, il sympathise avec Ibrahim et ses semblables, pourtant il leur reproche une faiblesse générant un manque de volonté dont l'homme n'est pas digne.

De plus, l'interdiction de s'interroger, insérée dans cet énoncé, suscite la curiosité, tout simplement : l'interdit est le plus désiré. La question s'impose donc continuellement, l'homme est-il libre ? Décide-t-il de son avenir librement ? Cette citation laisse

<sup>6</sup> حقي(بحي)، أم العواجز، دار مهضة مصر للنشر، الطبعة الرابعة ٢٠١٥، صفحة ١٤  
<sup>7</sup> المرجع السابق، صفحة ١٩

penser à une contrainte, le choix n'est qu'illusion puisque les circonstances spatiales, temporelles et naturelles contraignent l'individu à avoir une prédilection pour un choix sans jouir, vraiment jouir du privilège de « le faire ».

Néanmoins, l'auteur manœuvre le gouvernail de la pensée en faisant allusion au comportement passif d'Ibrahim qui l'aurait mené sur cette voie désastreuse : *«Dès que je l'ai vu j'ai compris qu'Abou Khalil était né pour ce métier, je devais le prévoir car il lui convient, car c'est un métier facile qui permet à celui qui l'exerce de flâner, de se distraire en errant et en fréquentant diverses gens en plus son revenu est fixe, pareil à un abonnement. Aucun prix n'est préfixé et ce métier ne se soumet pas à un contrôle et la marchandise ne risque pas d'être avariée.»*<sup>8</sup>

De plus, il confirme l'attitude nonchalante de ce personnage qui n'accorde aucun intérêt à son nouveau travail et qui constitue effectivement sa volonté, la volonté réside tout simplement dans le choix de ne pas choisir, de se laisser manipuler par la vie et ses faits. Au surplus, l'auteur établit un contraste avec le concurrent d'Ibrahim qui en raison de sa ferveur et persistance prend en peu de temps la place d'Abou Khalil. Ce revers de la médaille constitue une preuve qu'à elle seule la volonté de l'homme compte. Armée de cette volonté l'être humain pourrait arborer le drapeau sans craindre la navigation hauturière, il est sûr que son périple s'achèverait en atteignant fièrement sa destination ou en trouvant glorieusement sa mort...

*« Je l'ai vu marcher pendant une heure pour arriver à un seul client... Je n'ai jamais vu un homme qui cherche à gagner sa vie aussi vigoureusement, patiemment et opiniâtement. »*<sup>9</sup>

<sup>8</sup>المرجع السابق، صفحة ٢١

<sup>9</sup>حقي(يحي)، أم العواجز، دار مهضة مصر للنشر، الطبعة الرابعة ٢٠١٥، صفحة ٢٣

Evidemment ce passage porte l'idée « (...) que le destin n'exclut pas mais, au contraire, implique l'activité psychique de notre part, parce que certaines choses qui sont sujettes au destin n'arrivent pas simplement, mais avec la coopération de notre activité, qui devient ainsi codéterminée avec l'effet final. »<sup>10</sup>

Toutefois, Haqqi revient à son idée initiale en clôturant cette nouvelle ainsi:

« Là, j'ai abandonné Abou Khalil, je m'en suis désengagé, il est devenu un de cette vie terrestre, cette vie sans issue, elle n'a qu'une seule entrée sur laquelle est écrit « Porte d'adieu ! »<sup>11</sup>

La citation ci-dessus renvoie à l'idée que la vie n'est qu'un piège et une fois l'homme « proie », y tombe, il ne peut pas s'en sortir gagnant, c'est-à-dire il est incapable de jouir de son libre arbitre, là-dessus, il n'a qu'à suivre un chemin prédéterminé. Cependant, il laisse entrevoir les deux idées contradictoires : « (...) il est devenu un de cette vie terrestre (...) » une thèse qui reflète une antithèse enseignant la présence de personnes qui n'appartiennent pas à la vie terrestre et ceux probablement, qui trouvent passage au flot... De l'exposition et l'analyse de ces idées, le lectorat pourrait déchiffrer le message de Haqqi consistant à un appel et une invitation à l'homme de vivre et mourir en héros, quoique soient les difficultés qu'il doit surmonter, les aventures dans lesquels il se lancerait, les dangers auxquels il serait affronté et même les risques qu'il encourrait et les défis qu'il devrait relever. L'homme doit donc, exprimer sa volonté et l'imposer même si la « fin », la « mort » est inévitable car la vie l'est aussi...

<sup>10</sup> Mikes (VLADIMIR), Le paradoxe stoïcien : liberté de l'action déterminée, thèse de doctorat, faculté des lettres, Université Charles de Prague, 2008, p.11

<sup>11</sup> حقي(بحي)، أم العواجز، دار مهضة مصر للنشر، الطبعة الرابعة ٢٠١٥، صفحة ٢٤

Des phrases parsemées tout au long du texte souffle la même idée : *«Tout : flore, faune et objet sont soumis à Dieu malgré la lassitude, l'agacement et la souffrance. Tous ont baissé la tête enveloppés de soumission et d'obtempération, comme pour dire : la bonne foi s'achève par la soumission à la volonté de Dieu qu'il fasse de nous et de toute autre chose ce qu'Il veut. Tous ont soumis à Dieu leur visage, sauf l'homme car c'est lui seul l'ignorant. »*<sup>12</sup>

La vanité de la vie confirme la fatalité. La seule réalité est la mort, la fin de son périple...

*« Je me décrivais comme si j'étais un étranger, en disant de lui : ses jours lui sont licites. Il ne lui est pas permis de s'en emparer sauf quelques jours arrachés à la vie, par le vol, le détournement, la ruse (comme une poule qui pique les grains de maïs, elle est vouée à la mort et est poussée à périr elle y est obligée) désormais, commencera à percevoir la vie différemment. Pour autrui, la mort est un ennemi guettant derrière un talus sur une rampe et la vie désintéressée vient à lui à pas revêtus d'illusion de liberté. Si la vie ne dévorait pas la route elle ne serait pas anéantie par l'obésité. Quant à lui, il considère la vie comme un monstre handicapé et paralysé qui ne quitte jamais sa place alors que c'est la mort qui rampe vers la vie manifestement de pas sûrs et fixes et son fantôme allongé s'en approche peu à peu pour s'y abattre comme le Simoun. »*<sup>13</sup>

L'amertume que portent ce passage et l'analyse établie entre la condition humaine et celle des poules sont funèbres. A ce dernier, s'ajoute un fragment qui insiste sur l'absurdité de l'existence humaine sa confusion et son errance. Cet homme, en quête

<sup>12</sup> حقي(بحي)، أم العواجز، دار مهضة مصر للنشر، الطبعة الرابعة ٢٠١٥، صفحة ٢٦

<sup>13</sup> المرجع السابق، صفحة ٢٩ و ٣٠

infatigable de l'essence de la vie d'une réalité cachée qui pourrait pallier la fatuité et l'inconsistance que vit l'homme, admet sa défaite.

Cette faim insatiable, cette soif inassouvie demeure à chaque fois qu'il se croit vainqueur, il ne tarde pas à découvrir plus qu'avant qu'il est vaincu... Tout à ses yeux est ennuyeux voire fastidieux.

*« Le destin a voulu décider d'une fin de ce drame qui a vu naissance à la rue Boulak dans la canicule d'une journée du mois d'août dernier, l'été était terminé et l'automne l'avait suivi, qui est, en fait, le printemps de notre pays. »<sup>14</sup>*

Le fâcheux de l'idée de fatalité est, pour comble de malheur, de trouver inutile de louer le bien et réprouver le mal : une conséquence irréfragable du fatalisme comme tout est déjà écrit sur le « grand rouleau » selon Leibniz. C'est ainsi que le personnage principal de « Miroir sans verre » décide de mettre fin à la vie de celui qu'il croit son adversaire et la raison de la souffrance qu'il avait endurée et devait supporter jusqu'à la fin de ses jours ici-bas :

*« Patience, patience, tu es tombé maintenant entre mes mains l'occasion est propice et je ne la laisserai jamais filer ! »<sup>15</sup>*

Dans toutes les nouvelles de ce recueil, les personnages principaux basculent vers l'abîme. Des fils tissés soigneusement pour dessiner aux personnages un chemin où ils sont canalisés pour atteindre une fin inévitable...

*« J'étais envoûté par le regard et pourtant j'avais un sentiment subtil que je n'ai pas compris au temps, mais qui me laissa, le cœur serré et déprimé, pourquoi m'occupe-t-elle ? »<sup>16</sup>*

<sup>14</sup> المرجع السابق، صفحة ٤٢

<sup>15</sup> المرجع السابق، صفحة ٤٤

<sup>16</sup> حقي(بحي)، أم العواجز، دار مهضة مصر للنشر، الطبعة الرابعة ٢٠١٥، صفحة ٤٨

Toujours en recourant aux séries d'interrogations, l'auteur inspire le doute qui se révèle tant que le récit progresse comme une certitude.

*« Puis elle disparut...Les semaines et les mois s'écoulèrent et je la retrouvai à nouveau, salut ! Salut ! Mais qu'est-ce que c'est ? Elle avait enlevé le voile pour montrer des cheveux noirs bien ornés, et portait une robe d'après-midi, autour du cou elle avait un collier et le photographe avait intentionnellement jeté l'ombre sur le pendentif pour ne pas être perçu par les gens mais qu'ils se rendent compte de sa descente entre les seins... Elle avait une boucle d'oreille sous forme de fleur. »<sup>17</sup>*

*« Les saisons se succédèrent... Elle s'est retournée et portait une robe de soirée décolletée montrant à la fois, le pendentif et la descente entre les seins, les cheveux tombaient sur les épaules, elle s'est montrée à nouveau avec un regard plein de défi, de fierté et de grandeur, ses yeux étaient tracés par le Kohl, les lèvres pourpres ou même noires, comme si s'était une balafre... »<sup>18</sup>*

Cette jeune fille qui s'est montrée tout au long de la nouvelle sur une photo, inanimée n'est qu'un cadre choisi par l'auteur pour donner plus de poids à son idée sur la volonté. Cette jeune attendait impatiemment la main d'aide qui pourrait la sauver sans la trouver mais elle n'a pas déployé le moindre effort pour se protéger elle-même se dotant de sa volonté au lieu d'afficher ce visage portant les aspects de déception et de rage contre les passants. Bref, elle aurait pu résister quoique soit le résultat de sa lutte, en tout cas elle a fini par mourir...

---

<sup>17</sup>المرجع السابق، صفحة ٤٨

<sup>18</sup>المرجع السابق، صفحة ٤٩

Une idée invinciblement connexe à la fatalité comme étant son effet : le non-sens de la vie et à toutes les deux s'oppose la volonté humaine qui donne tout le sens à la vie et même à la mort...

Il s'avère au lecteur que l'idée du fatalisme est répétée, le libre arbitre, une duperie... les nouvelles emballent l'idée que la sagesse, la modération et la pondération ne sont pas susceptibles de protéger l'homme d'une fin prédestinée. Prendre ses précautions n'est pas un gage... Plausible. Pourtant la valeur des hommes se mesure, notamment, par rapport à leurs actes et non pas seulement aux résultats qu'ils réalisent... Bref, « *La vie de l'homme dépend de sa volonté ; sans volonté, elle serait abandonnée au hasard.* »<sup>19</sup> comme le confirme Confucius.

De plus, ceux qui allèguent être voués à un destin inmanquable se justifie tout stupre et toute inconduite.

*« (...) on abuse surtout de cette prétendue nécessité du destin, lorsqu'on s'en sert pour excuser nos vices et notre libertinage. J'ai souvent ouï dire à des jeunes gens éveillés, qui voulaient faire un peu les esprits forts, qu'il est inutile de prêcher la vertu, de blâmer le vice, de faire espérer des récompenses et de faire craindre des châtements, puisqu'on peut dire du livre des destinées, que ce qui est écrit est écrit, et que notre conduite n'y saurait rien changer ; et qu'ainsi le meilleur est de suivre son penchant, et de ne s'arrêter qu'à ce qui peut nous contenter présentement. Ils ne faisaient point réflexion sur les conséquences étranges de cet argument, qui prouverait trop, puisqu'il prouverait, par exemple, qu'on doit prendre un breuvage agréable, quand on saurait qu'il est*

---

<sup>19</sup> [Citation Confucius vie : La vie de l'homme dépend de sa volonté ; sans... \(leparisien.fr\)](http://leparisien.fr)



*empoisonné.* »<sup>20</sup>. Idée évoquée ostensiblement dans la nouvelle intitulée « Miroir sans verre ».

D'ailleurs, l'auteur rappelle, une idée chère aux écrivains à penchant méditateur philosophique, la pauvreté qui appartient à la destinée est l'un des aspects de l'absurdité de la vie et sa futilité. Cette notion se manifeste depuis le début du recueil avec Abou Khalil.

En outre, la mort. Cette dernière était toujours un sujet abstrus qui préoccupe l'homme. Un mystère qui le perturbe et parfois pourrait le déboussoler. D'aucuns envisagent la mort comme étant le moment pour découvrir le non-sens de la vie, le summum de l'absurdité déjà éprouvée... D'autres considèrent que la mort est, au contraire, le moment où se dévoile la vérité et se dissipe toute illusion.

Par contre, rares sont ceux qui se sont intéressés à la vie, ou plutôt au secret de la vie, son essence et sa portée. La question de la libre volonté, du libre arbitre, de la volonté de Dieu, du fatalisme...

### ***Conclusion***

A travers le recueil de nouvelles, *La Mère des vieux*, Haqqi confirme, dans les histoires qu'il trace, que l'homme ne peut ni ne doit être le jouet d'une vague d'évènements quelles que soient les conditions de vie et les difficultés rencontrées, le vrai homme doit lutter en brave combattant vaillant à force inébranlable. Bien qu'il sympathise avec ceux qui n'ont pas été les plus chanceux, les marginalisés, les déshérités, il ne leur trouve pas de raisons plausibles pour se laisser porter dans une spirale incontrôlable comme une feuille d'arbre en automne impuissante et vouée à la mort. Bref, il ne leur pardonne pas l'érosion de la volonté. Egyptien

---

<sup>20</sup> [Puis-je etre libre malgré le déterminisme ? \(philocours.com\)](http://philocours.com)

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid

et musulman, il invite donc à un fatalisme serein permettant à l'individu d'accepter les obstacles que la vie sème sur sa voie sans reddition...

Il a donc, vertement, à travers son recueil, critiqué la passivité et a, à maintes reprises, appelé à l'action. Il admet la soumission de l'homme et de toutes les créatures à la volonté de Dieu à la limite de ne pas rendre l'homme un pantin inerte ou un fantoche manipulé...

D'ailleurs, il confirme que lorsque l'homme s'appuie sur l'idée du fatalisme, il nourrit d'autres idées vicieuses se trouvant ainsi la justification ou plus exactement le prétexte pour agir inhumainement.

A l'image de la plus grande majorité des grands penseurs, philosophes et écrivains à tendance philosophiques, Haqqi opte pour le rôle actif de l'homme en général et notamment de l'écrivain. Il trace des types qui sont confrontés à la vie et sa cruauté pour confirmer son idée sur le fatalisme rationnel afin de montrer que l'important est de vivre au vrai sens du mot...

Outre l'analyse thématique du fatalisme, la traduction constitue une partie intégrante du travail. C'était une sorte d'expédition sur un immense terrain accidenté par le registre de la langue utilisé, la structure de la phrase, les longues allégories et les longs passages d'un écrivain doué et sobre loin d'être laconique ou prolix.

Ergo, pour élaborer ce travail, tous les arcanes de la traduction ont été visités : depuis la recherche de l'équivalence jusqu'à l'adaptation. Une tâche pénible et périlleuse, car rendre ce joyau inestimable dans une autre langue nécessite un travail inlassable et une ferme détermination.

## Bibliographie

### I- Corpus :

حقي (يحي)، أم العواجز، دار مهضة مصر للنشر، الطبعة الرابعة ٢٠١٥.

### II- Ouvrages et essais :

D'Jeranian (OLIVIER), L'apprentissage de la responsabilité. Essai sur le stoïcisme d'Épictète, Paris, Vrin, coll. 2019 L'apprentissage de la responsabilité. Essai sur le stoïcisme d'Épictète (Introduction) | Olivier D'Jeranian - Academia.edu

Clément (ELISABETH), La liberté, Hatier, Paris, 2019

Conta (B.), Théorie du fatalisme (Essai de philosophie matérialiste), Gremer- Baillère, Librairie, Paris, 1877

### III- Articles :

(34) (extrait) Désirer selon la nature : épicurisme et stoïcisme | Olivier D'Jeranian - Academia.edu, consulté le 01/06/2021

Fatalité et liberté dans Phèdre de Racine - France (doczz.fr), consulté le 19/06/2020

Favaretti Camposampiero (MATTEO), La chaîne des causes naturelles. Matérialisme et fatalisme chez Leibniz, Wolff et leurs adversaires, 2014

La chaîne des causes naturelles. Matérialisme et fatalisme chez Leibniz, Wolff et leurs adversaires | Matteo Favaretti Camposampiero - Academia.edu

Julie Giovacchini. Anthropologie, éthique et politique dans l'épicurisme antique. 2015. fihal-01291452f

Richard Jacquemond, « Traductions croisées Égypte-France : stratégies de traduction et échange culturel inégal », Égypte/Monde arabe [En ligne], Première série, Les crises soudanaises des années 80, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 18 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ema/1109> ; DOI : 10.4000/ema.1109

---

(Yahia haqqi, nouvelliste rationnellement fataliste ...) Dr. Rawda Abouzeid

Vial Charles. Haqqi (Yahia).- Un Egyptien à Paris. In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, n°19, 1975. pp. 190-192; [https://www.persee.fr/doc/remmm\\_0035-1474\\_1975\\_num\\_19\\_1\\_1321](https://www.persee.fr/doc/remmm_0035-1474_1975_num_19_1_1321), généré le 21/04/2018

#### **IV- Thèses et mémoires :**

Creff (ARTHUR), L'épicurisme, une première doctrine utilitaire, à partir de l'œuvre de Jean- Marie Guyau : La morale d'Epicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines, Mémoire, Université de Nantes, 2012-2013

Kohler (Alaric), Le problème de la predestination à la vertu dans le stoïcisme, Mémoire, Université de Neuchâtel, 2004

Mikes (VLADIMIR), Le paradoxe stoïcien : liberté de l'action déterminée, thèse de doctorat, Univerzita Karlova v Praze/Université Charles de Prague, 2008

Zanta (LEONTINE), La renaissance du stoïcisme au XVI<sup>e</sup> siècle, thèse de doctorat, Université de Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1914

#### **V- Sitographie :**

[Citation Confucius vie : La vie de l'homme dépend de sa volonté ; sans... \(leparisien.fr\)](#), consulté le 01-02-2022

[Puis-je être libre malgré le déterminisme ? \(philocours.com\)](#), consulté le 20-05-2022

[La-philosophie.com/fatalisme](#), consulté le 26-05-2022